



HAL
open science

Littérature pour la jeunesse et racisme social : de nouveaux corpus problématiques

Pierre Bruno

► **To cite this version:**

Pierre Bruno. Littérature pour la jeunesse et racisme social : de nouveaux corpus problématiques. *Le Français Aujourd'hui*, 2014, Penser et combattre les inégalités (II), 185, pp.59-69. 10.3917/lfa.185.0059 . halshs-01120004

HAL Id: halshs-01120004

<https://shs.hal.science/halshs-01120004>

Submitted on 30 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE ET RACISME SOCIAL : DE NOUVEAUX CORPUS PROBLÉMATIQUES

Pierre BRUNO

Université de Bourgogne
Laboratoire Cimeos EA 4177

On verra passer le sol peu à peu de la race indigène à la race étrangère. Faute d'être remboursés de leurs avances, les Juifs deviendront propriétaires de belles cultures hypothéquées à leur profit, et si la terre promise n'est plus en Judée, peut-être figurera-t-elle un jour sur les cartes de géographie transylvaines.

Jules Verne, *Le Château des Carpathes*, chapitre IV.

Certains se loueront sans doute de la place accordée dans une *Liste d'œuvres « classiques » et de littérature pour la jeunesse* pour la Troisième¹ à un auteur si en avance dans la lutte contre les diktats de la bien-pensance. D'autres, probablement aliénés par le politiquement correct, s'étonneront des valeurs véhiculées par ces nouveaux corpus dont le caractère patrimonial légitimerait ou rendrait inopérante l'expression de valeurs par ailleurs condamnées. Il ne s'agit pas là de remettre en cause l'ouverture des corpus et encore moins d'affirmer que le patrimoine littéraire puisse échapper à une lecture critique qui, négligeant délibérément la qualité littéraire des œuvres, s'attacherait à l'analyse dans ces textes de l'expression des préjugés et à la légitimation des inégalités. Dans *Je suis comme une truie qui doute* (1976), Claude Duneton évoquait une anecdote significative où seul le regard « vulgaire » d'adolescents, visiblement incapables de saisir le Beau, lui fait prendre conscience du racisme exprimé par Colette dans sa description de la beauté animale d'une petite Mauresque (« chevilles de biche », « flanc creux de petit lévrier », etc.) (*Ibid.* : 38-47)

Sans doute est-il facile d'ironiser sur les auteurs « classiques » et les préjugés d'un autre temps, mais la littérature contemporaine pour la jeunesse ne pose-t-elle pas des problèmes du même ordre, touchant à des formes de discriminations plus communément acceptées et justifiées ? Car la question des discriminations ne concerne pas que les identités dominées ou l'absence de visibilité des différentes catégories socioprofessionnelles. Toujours dans

1. <www.cndp.fr/crdp-creteil/telemaque/document/programmes.htm>.

Je suis comme une truie qui doute, C. Duneton réfléchissait à l'influence, sur des élèves de milieux populaires, des représentations sociales dans les manuels scolaires, représentations qui portent à la fois sur l'univers quotidien des personnages (maison individuelle, domestique...) et sur le monde du travail (« Les pères n'ont jamais un métier pénible, souvent ils n'ont aucun métier du tout ; de vagues allusions à des professions libérales, c'est tout. Pas de problèmes de fin de mois. Jamais une revendication, jamais une grève. » (*Ibid.* : 21 et sq.) Sans doute a-t-on pu un moment espérer qu'une littérature pour la jeunesse, ancrée dans son époque et ses problèmes, permettrait de rompre avec de telles logiques. Mais, sans généraliser et occulter la diversité de ce corpus, la lecture de certains des auteurs les plus légitimes peut laisser craindre que la situation, loin de s'améliorer, ait même pu s'aggraver. Certes le social a fait son introduction en force dans les textes, et tout particulièrement dans les romans dits « miroirs » – mais ce sont souvent là des miroirs déformants qui, pour certains d'entre eux, ne représentent plus les seuls milieux sociaux de référence mais aussi leur vision méprisante ou paternaliste des autres groupes.

Par delà la question des stéréotypes discriminants se pose aussi la question de la manière dont ces textes peuvent précisément penser les inégalités – pour en revenir au thème de ces deux numéros du *Français aujourd'hui*. Car, dans le précédent volume et autres chroniques², si nous avons pu voir comment notre société est traversée par l'affrontement ou du moins la coexistence de manières structurées et contradictoires de penser les inégalités, il ne faut pas occulter la présence d'autres représentations : des représentations moins généreuses, moins structurées, traversées par des contradictions internes qui s'expriment rarement comme telles, dans une perspective programmatique, par exemple, mais se révèlent, en des résurgentes parfois nauséuses, dans des textes de fiction.

Le racisme de l'intelligence : une objectivation nécessaire

Le présent article n'a pas pour but de tendre à une définition globalisante du racisme social ou de son expression dans les textes destinés à la jeunesse. Il est d'autant plus difficile de prétendre analyser de manière exhaustive un corpus composé de plus de dix mille nouveautés ou réimpressions par an que l'évaluation des valeurs présentes dans une seule œuvre (comme les *Harry Potter*) peut parfois donner lieu à des analyses divergentes mais tout aussi fondées³. S'il est ainsi difficile – voire impossible – de parvenir à une évaluation objective des valeurs proposées par la littérature pour la jeunesse, il n'en reste pas moins vrai que la lecture de certaines œuvres – même signées

2. P. Bruno, « Jeunes et cultures : nature et dynamique des inégalités », *Le français aujourd'hui*, n° 181, 2013, pp. 167-174.

3. I. Smadja & P. Bruno, « Évaluer le sexisme d'une œuvre : nécessité et difficulté », *Le français aujourd'hui*, n° 163, 2008, pp. 29-36.

des auteurs les plus reconnus – pose des questions à tout lecteur doté d'un minimum de sens critique. Par ailleurs, il est possible d'observer comment se retrouvent, dans ce corpus, les préjugés d'une époque. Le racisme, qui a disparu sous ses formes les plus archaïques, s'y exprime encore sous la forme d'un paternalisme bienveillant ou, à la suite du 11 septembre 2001, sous la forme modernisée du choc des civilisations et de l'incompatibilité des cultures. Le sexisme, en déclin depuis plusieurs décennies, y connaît un net renouveau, différencié toutefois selon les catégories socioprofessionnelles visées, la mixité (apparente) de l'offre littéraire « de qualité » tranchant avec le renouveau des séries ou compilations d'albums « pour filles » ou « pour garçons ».

L'étude du racisme social est d'autant plus complexe que son existence n'est pas unanimement reconnue. Il n'apparaît pas légalement comme tel (si on peut le rattacher à la discrimination en fonction de l'origine, ce terme recoupe essentiellement les discriminations racistes) et se retrouve peu dans les médias. Le terme n'apparaît guère plus fréquemment dans la production scientifique.

Occurrence du terme	Factiva (texte intégral) Trois derniers mois	Factiva (texte intégral) Deux dernières années	Généralis (résumé)	Cairn (texte intégral)
Racisme	10187	32988	523	7800
Antisémitisme	4178	9777	403	4181
Homophobie	1968	9511	69	696
Sexisme	865	3032	79	1171
Racisme social	11	51	3	34
Racisme de classe	12	17	0	37

Tableau 1. Bases de données consultées les 19 et 20/02/2014.

Le succès du terme *populisme* (2522 résultats dans Cairn) qui recoupe une des variantes du racisme de classe peut laisser croire en une difficulté de penser ce dernier dans sa globalité, dans les préjugés du « bas » vers le « haut », mais aussi du « haut » vers le « bas ». En l'absence de toute théorie générale du racisme social ou « de classe », nous nous attacherons plus particulièrement à son expression lettrée, le racisme de l'intelligence, pour en montrer quelques fondements ainsi que son expression dans une œuvre.

Ce racisme est propre à une classe dominante dont la reproduction dépend, pour une part, de la transmission du capital culturel, capital hérité qui a pour propriété d'être un capital incorporé, donc apparemment naturel, inné. Le racisme de l'intelligence est ce par quoi les dominants visent à produire une « théodicée de leur propre privilège », comme dit Weber, c'est-à-dire une justification de l'ordre social qu'ils dominent. Il est ce qui fait que les dominants se sentent justifiés d'exister comme dominants, qu'ils se sentent d'une essence supérieure. (Bourdieu 2002 : 264-265)

Sans entrer dans la question de la définition de cette version lettrée du racisme social, nous nous limiterons à la seule question de son objectivation qui se heurte à certains présupposés qu'il convient d'objectiver eux-mêmes dans un premier temps (comme la permanence d'une théorie naturelle et individuelle des dons et la dissimulation des rhétoriques racistes par leur modernisation), avant de nous attacher à l'expression de ces stéréotypes dans une œuvre « à succès »⁴. Car les œuvres choisies pour illustrer ce propos ne prétendent pas constituer un échantillon représentatif de la littérature pour la jeunesse ni même être les exemples les plus pertinents de racisme social. Tous les romans cités dans cet article ont été choisis pour avoir été, chacun à leur époque, de grands succès publics et critiques et parce qu'ils sont ainsi particulièrement appropriés pour interroger l'aveuglement des lecteurs, médiateurs ou critiques face à l'évidence des préjugés.

L'excellence morale et intellectuelle comme fondement légitime des inégalités

La reconnaissance du racisme de l'intelligence implique une rupture aussi bien avec une représentation purement économique des inégalités sociales, réduites aux seules différences de revenus, qu'avec un conservatisme éducatif pour lequel les hiérarchies scolaires seraient le reflet de la diversité des mérites ou des aptitudes. De nombreux romans pour la jeunesse font des hiérarchies scolaires le légitime reflet de la diversité des dons, l'école pouvant y être critiquée pour son incapacité à permettre le libre épanouissement des talents naturels des jeunes de milieu populaire (Brigitte Smadja, *Il faut sauver Saïd*, Paris : L'école des loisirs, 2003 ; Jean Paul Nozières, *Maboul à zéro*, Paris : Gallimard, 2003...).

S'ils n'en ont pas l'exclusivité, les romans de Rowling peuvent apparaître toutefois comme une expression exacerbée du racisme de l'intelligence. Première marque : le rôle donné aux Moldus dont la laideur physique et morale mise en scène dans les premières pages des ouvrages permet l'identification du lecteur au héros. Car si les Serpentards sont les « méchants » de l'histoire, et l'identification répétée au nazisme ne laisse planer aucun doute sur ce point, c'est bien par rapport aux Moldus, vulgaires, réactionnaires et tapageurs, que se crée dès les premières pages l'identification au héros et l'adhésion du lecteur au récit. Autre marque significative : l'importance inédite donnée à la théorie de l'inégalité naturelle entre les groupes (entre

4. *Maité Coiffure*, prix littéraire des ados de la ville d'Angers édition 2004/2005, prix des Dévoreurs de livres 2004-2005 du département de l'Eure, prix 2005 niveau Cinquième de la ville de Cherbourg-Octeville, prix Ados 2004/2005 de la ville de Loudéac, prix Tatoulu 2005, Isidor Fictions niveau Troisième, prix des collégiens de l'Estuaire 2004-2005 (Quatrième et Troisième), prix 2005 des collégiens de Quatrième du Territoire de Belfort, prix du livre de littérature jeunesse du pays des Pyrénées Cathares, prix Marguerite Audoux des collèves (département du Cher), deuxième prix des collégiens de la ville de Vannes, prix du livre jeunesse Marseille 2006, prix Escapages 2006 catégorie « + de 12 ans » (Aladin – Indre). Source Wikipedia.

Moldus et Sorciers mais aussi entre les différentes « classes » de sorciers) qui est l'objet, dans les premiers chapitres du récit, d'une présentation détaillée, redondante et argumentée. Dans le premier volume, l'auteur rappellera à plusieurs reprises que le don inné qui distingue Moldus et Sorciers n'est en rien héréditaire. La mère du héros est d'ailleurs présentée comme la seule sorcière d'une lignée de Moldus dont sa propre sœur et, par delà, toute sa famille incarne à l'extrême la vulgarité.

Les aventures de Harry Potter sont révélatrices des procédés qui peuvent chercher à légitimer le racisme de l'intelligence :

1. Les Moldus ne sont somme toute qu'un syncrétisme des vulgarités sociologiques (la famille adoptive de Harry appartient à une CSP clairement définie : petit patron, petite bourgeoisie pavillonnaire), éthiques (ils ont des positions très nettement marquées à droite) et culturelles (ils sont de grands consommateurs de la culture de masse : parcs d'attraction, *fastfoods*...) qui laisse deviner en négatif une classe réelle ou fantasmée mais caractérisée par son accès à l'enseignement supérieur, ses opinions progressistes et ses pratiques culturelles distinctives. Le racisme de l'intelligence repose ainsi sur trois piliers : l'intelligence, la morale et le gout.

2. Les Moldus légitiment surtout doublement l'ordre social de l'univers des sorciers. Tout d'abord par leur vulgarité et la violence de certains de leurs membres, ils justifient leur exclusion par un système politique basé, par delà la seule suprématie « naturelle » des Sorciers, sur des idées difficilement acceptables si elles étaient exprimées telles quelles : inégalité naturelle des individus, caractère inné des compétences, voire de manière subsidiaire mais plus parlante pour des enseignants, système éducatif où les places dans les établissements supérieurs sont réservés à la naissance. Ensuite ils permettent de distinguer les bons et les mauvais Sorciers, c'est-à-dire les tenants du modèle méritocratique, pour qui le don naturel n'est pas transmissible, et aristocratique qui, par delà le souci d'élimination des Moldus, conteste aussi, au nom de l'hérédité des dons, l'accession des sorciers « non héritiers » à Poudlard.

3. En axant le récit sur la bienveillance qu'il faut avoir envers ces sous-hommes, en organisant un débat d'idée délibérément biaisé, l'auteure contribue à occulter les fondements implicites de son univers – les pourfendeurs de la théorie du don n'ayant visiblement pas leur place dans l'univers enchanté de la *fantasy*.

De nouvelles rhétoriques discriminantes

La rareté des discours ouvertement discriminants ou haineux peut conduire, si l'on n'y prête gare, à nier des discriminations dont l'expression procède aujourd'hui principalement par agrégats statistiques, structuration implicite, homologie... Leur prise en compte ou leur occultation peut modifier radicalement la lecture d'une œuvre et plus encore d'un recueil ou d'une collection de textes.

La Fille du canal de Thierry Lenain (2000), qui aborde le thème de la pédophilie, procède par un processus d'homologie entre hiérarchies sociales et échelle des valeurs qui autorise là aussi une double lecture de ce roman. Une enseignante y découvre les agressions sexuelles dont est victime une de ses élèves et, par la résolution qu'elle apporte à ce conflit, peut se libérer de l'inceste dont elle a été elle-même victime durant son enfance. Le récit peut prêter à une autre lecture puisque l'enfant est confronté à trois acteurs symbolisant les divers degrés du développement culturel : sa famille (incapable de la comprendre car non-intellectuelle), l'institutrice (sage et vertueuse), et un artiste (corrompu par le vice). L'institutrice, qui fonde son autorité sur une parfaite communauté d'intérêts puisque l'enfant et le médiateur ont souffert des mêmes déchirures, s'oppose à la fois aux décadents qui exposent dans les galeries et aux barbares qui cumulent vulgarité culturelle (ils regardent la télévision) et idéologique (le couple parental est lié symboliquement à la « droite » mais aussi, afin que le jeune lecteur saisisse toute la subtilité du discours, au fascisme : la grand-mère ayant été tonduë à la Libération). Rien n'est affirmé mais tout est dit par cette concordance établie entre les hiérarchies sociales et l'expression de la vertu et de la norme éthique. La dénonciation du vice distingué de l'intellectuel et plus largement de l'inconscience des nantis parisiens (« Il est satisfait. À Paris, une galerie d'art en vogue expose ses œuvres les plus récentes. La série d'aquarelles intitulée *Petite fille nue endormie dans un vieux fauteuil* a suscité de nombreux commentaires admiratifs. » (Lenain 2000 : 37) renvoie en miroir à la débauche et à l'inconscience vulgaires des classes populaires ignares représentées par des coiffeuses gloussantes et ricanantes auxquelles l'auteur prête plusieurs amants : « La coiffeuse a ricané : "Tu en as assez d'être une fille ? Moi je ne changerais pour rien au monde !" Sa collègue a gloussé : "J'en connais quelques uns qui se plaindraient !" » (*Ibid.* : 14).

Cet ouvrage est doublement intéressant, par la « pureté » même de l'homologie mais aussi parce qu'il permet de montrer comment les deux formes les plus immédiatement perceptibles de racisme social, le populisme et le racisme de l'intelligence, peuvent se concilier en des formes intermédiaires qu'il faut se garder de réduire en un esprit « petit-bourgeois », selon lequel les pauvres seraient stupides et les riches, corrompus.

Le fait que les coiffeuses gloussent et que la famille adoptive de Harry Potter soit à plusieurs reprises identifiée à des porcs témoigne que les milieux populaires et autres classes dangereuses peuvent se voir stigmatisés, eux aussi, par des rhétoriques racistes d'animalisation. Une Oriana Falacci qui affirme, dans *La Rage et l'orgueil* en 2002, que les musulmans « se multiplient comme des rats » se situe dans le droit fil d'un Giraudoux qui, en d'autres temps mais de mœurs identiques, parlait en 1939 dans *Pleins pouvoirs*, des réfugiés juifs d'Europe centrale « grouillants sur chacun de nos arts ou de nos industries nouvelles ou anciennes, dans une génération spontanée qui rappelle celle des puces sur un chien à peine né... ».

Souvent discriminante, l'animalisation peut aussi relever d'une logique de hiérarchisation arbitraire et bienveillante que l'on qualifiera pour aller vite de *paternaliste* comme dans le texte de Colette cité par C. Duneton ou *Le Chat de Tigali* de Didier Daeninckx (1989/1997). Dans ce roman pour la jeunesse, une famille de coopérants, de retour d'Algérie, s'installe dans un village du midi où leur chat, d'origine maghrébine, est aussitôt victime d'agressions racistes. La pauvre bête sera finalement assassinée mais ses petits lui survivront et finiront par envahir symboliquement le village. Nous retrouvons là, comme précédemment, cette valorisation d'un enseignant vertueux dans un court texte qui peut être lu comme une condamnation du racisme mais aussi comme le récit d'une perte de pouvoir symbolique. Le coopérant aime les musulmans en ce qu'ils le saluent, lui offrent des présents. Le retour en France marque la perte de privilèges symboliques mais aussi économiques, puisque la femme de l'instituteur doit se remettre alors à travailler. La fin des privilèges, la remise en cause des distances sociales entre le ministre laïc et ses ouailles, sont donc mis en perspective avec la remontée de la barbarie. Barbarie dénoncée de manière stéréotypée : élus, chasseurs, patriotes... les seuls habitants de village présentés sous des traits positifs étant les enfants et les vieillards.

Toutefois l'élément le plus polémique de l'ouvrage réside dans la représentation de la victime du racisme sous la forme d'un chat, chat rêvé, aimé, loué, bien plus beau que les chats provençaux populaires, car empreint d'une « grâce inconnue de ce côté de la Méditerranée », mais surtout chat reproducteur. Reproducteur non seulement parce qu'il engrosse toutes les femelles du village mais surtout parce qu'il recoupe, sans le vouloir, certains clichés racistes. L'immigré du sud n'est-il pas entièrement du côté du corps ou du sexe ? L'instituteur lui reconnaît d'autant plus facilement d'indéniables qualités physiques qu'il n'a pas plus d'esprit qu'une bête et qu'il permet, reproduction ultime, le maintien de distances sociales entre le maître et l'animal qu'il, semble-t-il, n'aurait jamais dû cesser d'être.

Les romans « miroir » : une école du mépris ?

Si de nombreux auteurs jeunesse sont susceptibles d'être critiqués pour leur sociocentrisme et leur représentation quasi exclusive de certains milieux et de certaines jeunesses, Marie-Aude Murail a été, ces dernières années, la seule à être vraiment l'objet pour cela de critiques négatives. Ceci pour des ouvrages comme *Maité Coiffure* (dont un critique comme Tony Di Mascio a pu relever dans son étude les valeurs contestables⁵) ou la série des *Golem*, écrits en solo ou en collaboration avec des membres de sa famille, objet de

5. *Lecture jeune*, n° 110-111, sept. 2004, p. 69.

débats polémiques sur le site de la revue *Citrouille*⁶. Sans doute est-il difficile de savoir pourquoi cette auteure, ni pire ou meilleure que tant d'autres, cristallise ainsi des critiques qui pourraient être formulées à l'encontre de nombreux autres écrivains pour la jeunesse ? Pour autant, il est vrai que ses ouvrages n'en posent pas moins de réelles questions quant aux valeurs que véhicule cette partie de la production éditoriale.

Maïté coiffure (Murail 2004) est le récit de Louis, adolescent en rupture avec les valeurs bourgeoises de son père, qui découvre le bonheur du travail manuel dans un salon de coiffure. Grâce à lui, ses collègues de travail découvriront le goût des livres, sa mère connaîtra le bonheur de l'émancipation féminine et son père aura un orgasme (*Ibid.* : 170). *Doué* (le mot revient souvent), le jeune homme fera fortune et fera reconnaître son intelligence « autre ». Cet ouvrage développe des thèmes récurrents de l'œuvre de M.-A. Murail, développés entre autres dans *Baby-sitter blues* (2006). Ici aussi le héros, pas très beau mais sympa, est présenté comme « ordinaire » (il doit travailler pour se payer un PC) alors qu'il est le neveu d'un artiste et que sa mère crée des vêtements qu'elle vend dans sa boutique du Quartier latin (*Ibid.* : 79). Ici aussi le héros, par le biais du monde du travail, entre en contact avec une France populaire avec laquelle ce jeune adolescent entretient des relations paternalistes et méprisantes, comme avec la mère de famille fan d'Alain Delon (*Ibid.* : 25).

Dans *Maïté coiffure*, comme dans *Harry Potter*, le racisme social s'exprime une fois encore dans une double opposition et un progressisme de façade. Par son refus des attentes paternelles et du modèle représenté par les enfants d'un couple d'amis de ses parents, le héros s'oppose bien à un certain modèle bourgeois caractérisée par des marqueurs naguère distinctifs mais aujourd'hui massifiés (comme le tennis ou l'équitation) et un goût pour la culture audiovisuelle (PC, télé, lecteur DVD, radios jeunes et vedettes dont elles assurent la promotion : Jennifer, les L5, etc.).

L'opposition à la « bourgeoisie » relève ainsi, comme celle de Flaubert, d'une optique « aristocratique » dans la mesure où cette classe se discrédite, en tant que groupe dominant, par la vulgarité de ses dispositions culturelles. Elle est d'autant moins progressiste que, sans parler de la reproduction sans distance des clichés les plus éculés (coiffeuses blondes et stupides, coiffeur homosexuel...), ce roman témoigne d'un mépris viscéral et paternaliste envers les classes populaires incarnées par les deux jeunes salariées du salon, plus ou moins secrètement amoureuses du héros. Ainsi l'apprentie, adolescente au « mufle » renfrogné, que l'on découvre pour la première fois, reliant « les points d'un dessin dans un *Mickey Magazine* oublié par un petit client » (Murail 2004 : 18) – car les adolescentes des classes populaires ont le niveau intellectuel d'un enfant des classes moyennes ou supérieures –, se révèle

6. *Golem*, un livre en débat sur le blog de *Citrouille* en 2002, disponible sur : <<http://lsj.hautetfort.com/archive/2009/04/29/golem-un-livre-en-debat-sur-le-blog-de-citrouille-en-2002.html>>.

progressivement tire-au-flan, superficielle, inculte et obscène. À la fin du récit, devenue fille-mère, elle se verra attribuer un comportement maternel brutal et ordurier. Mais la vulgarité de ces filles n'est rien par rapport à celles de leurs petits amis, parfaites incarnations des classes dangereuses alcooliques, sexistes et violentes. Le premier reproduit d'autres clichés tout aussi éculés : il se saoule, se bagarre, regarde le foot à la télé... Le second, plus violent, est d'autant plus intéressant, en ce qu'il montre comment ce racisme se nourrit aussi de problématiques modernes, dans son cas les « tournantes », thème vulgarisé médiatiquement au début des années 2000⁷. En effet, celui-ci, qui bien évidemment parle en verlan et porte jogging et piercing, « avait un compte à régler avec Clara. Il s'estimait atteint dans son honneur. Elle l'avait repoussé. Les copains de sa bande auxquels il avait promis une "feum" en pâture se payaient encore sa tête » (Murail 2004 : 156). Plus généralement, les relations du héros avec les jeunes des classes populaires restent marquées par cette dualité entre un paternalisme méprisant envers les filles et les homosexuels, et un antagonisme envers les garçons qui ne sauraient que frapper leurs compagnes ou chasser « en meute » pour racketter le héros (*Ibid.* : 107 et sq.).

Notons en passant que ces représentations servent à l'auteure pour établir une connivence entre elle et ses lecteurs « cultivés », basée sur un sentiment de distinction commune, née de la maîtrise d'une culture partagée :

« Moi, j'étais bonne en français à l'école. J'adorais lire !
Elle parla de *Jamais sans ma fille* et de *Moi, Christiane F, droguée, prostituée*
que sa documentaliste lui avait fait découvrir.
[...] - Moi je me souviens d'une histoire avec un monstre qui venait boire le lait, la nuit...
- *Le Horla*, la culpa Fifi [...]
- C'est ça *Le Horla* de Mérimée, compléta Clara [...]
- C'est pas plutôt de Zola ? interrogea Garance [...]
- Mais non, la rabroua madame Maïté, Zola, c'est *Eugénie Grandet* [...] »
Louis sentit que sa formation littéraire ne progresserait pas beaucoup chez Maïté coiffure.
(*Ibid.* : 94-95)

Face aux classes populaires ineptes et à une bourgeoisie guère moins vulgaire, comment se caractérise ce héros et une nouvelle classe dominante ? Il est avant tout intelligent mais « autrement » nous suggère clairement l'auteure : « tous les enfants ne sont pas sur le même modèle [...], les intelligences sont diverses, sociale, manuelle, artistique [...], l'école ne sait pas comment accueillir ces enfants qui sont intelligents autrement... » (*Ibid.* : 172). Cette intelligence alternative s'exprime tout d'abord de manière secondaire et discrète, par son attachement à la culture lettrée alors que la « mauvaise » bourgeoisie reste attachée à la culture audiovisuelle. Grâce au héros, la lectrice populaire de *Jamais sans ma fille* et de *Moi, Christiane F*,

7. Voir les travaux de L. Mucchielli dont « Et les médias inventèrent les tournantes », 2005.

droguée, prostituée découvrira avec enthousiasme l'œuvre de Maupassant (*Ibid.* : 99). Une autre preuve de cette intelligence particulière tient à ses capacités relationnelles. Il n'est pas riche mais il plait : « Ludovic gardait envers Louis une sorte de méfiance. Jusqu'ici il avait cru le dominer. Meilleur au tennis, meilleur en classe, toujours en avance d'un gadget. Mais Louis plaisait aux filles » (*Ibid.* : 123). Pour finir, le héros se distingue par ses compétences entrepreneuriales : pour relancer la fréquentation déclinante du salon de coiffure, il pense, avec audace et originalité, à mettre des citrouilles en vitrine au moment d'Halloween, à baisser les prix et à créer une carte de fidélité. Plus tard, il développera un nouveau concept de magasin ouvert 24 h sur 24⁸ et destiné aux jeunes comme aux « branchés » (« Il y avait un espace-enfant avec des jouets et des albums, un coin ados sur la mezzanine avec des jeux vidéo et des DVD, un petit salon pour prendre le thé ou le café. À la sortie des spectacles, les noctambules venaient se rincer la tête et les idées » (*Ibid.* : 173-174)), puis « montera » à Paris « dans le Marais » et essaiera « à travers toute la France jusqu'à faire un réseau de quatre cent cinquante salons » (*Ibid.* : 177).

Cette apologie d'un libéralisme méritocratique et branché présente vite ses limites : c'est-à-dire le primat des héritiers et une endogamie exclusive. Tout d'abord son esprit d'initiative se trouve quelque peu aidé par l'héritage familial de son associé, le jeune homosexuel (« Philippe avait quelques économies, suite à un petit héritage »... *Ibid.* : 173) par son père (« Monsieur Feyrières signa un chèque. Un gros chèque. » (*Ibid.* : 73)) puis par sa grand-mère (qui lui consent « une avance sur son héritage » (*Ibid.* : 174)). De plus, si les deux jeunes femmes sont restées toujours amoureuses de lui : « Louis n'a pas épousé Garance. Il n'a pas épousé Clara. Il est tombé amoureux [d'] Agnès. Une jeune femme brillante et cultivée, professeur d'université » (*Ibid.* : 178). Dans cet univers, les classes ne se mélangent pas plus que sous l'Ancien Régime.

Connaissance et reconnaissance

De nombreux travaux restent à entreprendre pour mieux connaître l'expression, dans la littérature pour la jeunesse, des préjugés qui contribuent à justifier les inégalités sociales. On y trouve certes des constantes du racisme de l'intelligence comme l'idéologie du don mais aussi des spécificités récurrentes comme cette double opposition à une « bourgeoisie » détestée et à un « peuple » méprisé. Surtout, on y retrouve bien des contradictions comme la stigmatisation physique ou l'animalisation des « racistes » qui sont rarement jeunes et beaux.

Il ne s'agit pas là de dénigrer tel ou tel auteur, mais de nous interroger sur les raisons de l'invisibilité apparente de ces valeurs dans des textes pour certains couverts de prix. Dans l'immédiat, nous pouvons réfléchir aux moyens de

8. Sans se soucier visiblement du code du travail, donc.

contribuer à la reconnaissance de ces stéréotypes et à une sensibilisation des jeunes, enseignants ou bibliothécaires à l'arbitraire de ces jugements qui justifient l'arbitraire des inégalités sociales. Cela implique de rompre avec une vision des textes destinés à la jeunesse que leur qualité littéraire préserverait des préjugés et des intérêts de leur temps. Cela implique aussi de développer une critique réelle de ces nouveaux supports culturels introduits dans le système scolaire, c'est-à-dire une critique qui ne réduirait pas l'analyse des œuvres à un commentaire savant mais redondant du discours de l'auteur ou à la valorisation de son savoir-faire narratif et esthétique. Plus que tout, cela doit nous amener à penser aux conséquences scolaires mais aussi – et surtout politique – que peut avoir, sous couvert de modernité, voire de progressisme, l'introduction dans les écoles, collèges ou lycées, de textes si ouvertement méprisants envers les milieux populaires et leurs jeunesse.

Pierre BRUNO

Références bibliographiques

- BOURDIEU, P. (2002). *Question de sociologie*. Paris : Minuit (nouvelle édition).
- DAENNINCKX, D. (1989/1997). *Le Chat de Tigali*. Paris : Syros.
- DUNETON, C. (1976). *Je suis comme une truie qui doute*. Paris : Seuil.
- LENAIN, T. (2000). *La Fille du canal*. Paris : Pocket Jeunesse.
- MUCCHIELLI, L. (2005). Et les médias inventèrent les tournantes. In O. Cyran & M. Ba (dir.), *Almanach critique des médias* (pp. 214-223). Paris : Les Arènes.
- MURAIL, M.-A. (2004). *Maîté coiffure*. Paris : L'école des loisirs.
- MURAIL, M.-A. (2006). *Baby-Sitter blues*. Paris : L'école des loisirs (nouvelle édition).